



LITERATUR IN DEN SPRACHEN BERLINS 2024

Pedro Kadivar

**Dernière année au pays natal
(extrait)**

Une photo de cadavre. On y voit la tête et une partie de la poitrine. Un adolescent de seize ans tué au front, au sud-ouest de l'Iran, à la frontière irakienne.

Le visage est déformé, tuméfié, noirci, pétrifié dans une grimace. Les traits sont violemment serrés, formant des rides autour des yeux clos, la mâchoire est tirée sur le côté, la bouche mi-ouverte laissant deviner quelques dents.

Cette image me revient depuis quelques semaines. J'ignore pourquoi. Je suis à Berlin où j'habite. Elle revient de loin, du temps de mon adolescence, de ma dernière année scolaire en Iran. Ou plutôt ce qui me revient c'est moi-même longuement debout devant cette image, ou y jetant un coup d'œil, ou évitant de la regarder en passant devant elle.

Je vois cette image chaque matin dans le couloir principal du lycée en allant vers ma salle de classe. À la récréation, je m'y attarde parfois et tente d'y reconnaître celui que j'ai côtoyé durant l'année scolaire précédente, vu presque chaque jour. Un effort patient de reconstitution faciale pour établir le lien entre l'être vivant et le visage du mort sur la photo. Sans succès. J'aurais été incapable d'identifier la dépouille. Par instants, en fixant l'image, j'entrevois furtivement le vivant dans les traits de la figure noircie et déformée. Saisir cette apparition exige une grande concentration. Elle est cependant due à un effort de transposition volontaire, voué à l'échec. La défiguration rend toute identification impossible. On croit difficilement à une telle métamorphose, à l'impossibilité de toute reconnaissance. Ce n'est pas la photographie d'un homme sur son lit de mort, le masque mortuaire d'une face sans vie mais intacte. Le visage abîmé, distordu, est d'une autre matière, d'un autre ordre, étrangers, indéchiffrables. Il est très loin, de tout, du vivant qu'il fut, de moi et du monde. Ce n'est pas simplement le visage d'un mort, mais celui dénaturé d'un corps déchiqueté à l'instant de sa mort. Il est devant moi, sur la photo, et je continue à le scruter.

Cela durera neuf mois. Toute l'année scolaire. C'est un rituel obligatoire. Il n'y a pas d'autre chemin pour aller à ma salle de classe au deuxième étage depuis l'entrée du bâtiment. Je peux passer devant sans regarder l'image. Je le fais parfois. Mais je ne peux pas l'ignorer. Peu importe si moi je la regarde, elle me regarde quand je passe. C'est un évitement que je redoute, comme en passant devant un fauve au repos. Je sais qu'elle est là et sens le poids de son regard sur moi, celui de ses yeux clos. Le visage du mort est dépourvu de regard, mais celui de l'image est perçant. Et je vois les paupières fermées, la peau grisâtre et exsangue, la mâchoire ramassée, les lèvres serrées, quelques dents à peine visibles. Je vois tout sans regarder l'image. Tout est en moi, gravé avec précision à force d'avoir regardé, pendant un court instant qui s'est ensuite prolongé en moi, ou un long moment dans le couloir vide à la récréation, quand les élèves envahissent la cour, ou en fin d'après-midi avant de rentrer. C'est une appropriation involontaire. Ce que je veux garder vivant en moi est le souvenir de l'ami et non l'image de son cadavre méconnaissable.

Cette image me revient après tant d'années. Sans raison. Elle se tient devant moi. Une présence sans faille. Son souvenir me revenait parfois, son souvenir et pas elle-même, avec tout le poids de ce temps. Je ne pensais pas l'avoir oubliée, mais rangée. Proprement, convenablement rangée, classée, refermée sur elle-même avec toute sa singularité. Et elle me revient soudain avec toute la densité du temps où elle est entrée dans ma vie, avec toute ma vie en ce temps, cette dernière année au pays natal. Il y a un grand vide entre ce temps-là où j'ai vu cette image tous les jours et celui commencé depuis quelques semaines où elle me revient. Un grand vide où elle n'était que souvenir. Difficile, marquant, inoubliable, mais souvenir. Du passé dépassé. L'adolescent d'autrefois devant l'image n'était plus lui-même que souvenir, mais le voilà qui revient lui aussi, fixant l'image de l'ami mort à la guerre. Il s'adresse à moi, et l'image bondit hors de son tiroir de classification cérébrale. Je pensais que nous avions pris congé l'un de l'autre, l'adolescent en moi et moi, et qu'en quittant le pays, en finissant mes études, en menant ma vie d'adulte, il reposait désormais en moi et que nous étions en paix l'un avec l'autre, qu'il s'était entre temps arrangé avec l'image et avec tout le reste qui a précédé mon départ d'Iran. Mais l'adolescent marche à côté de moi ces derniers temps et me dit que le regard de ces paupières serrées le vise encore, qu'il n'en a pas fini, qu'il n'en avait en réalité jamais fini. Il marche à côté de moi à Berlin et me le murmure à l'oreille. Tu voulais qu'il en soit ainsi, me dit-il, mais il n'en a jamais été ainsi.